CHARLES SOULIÉ

LES ÉTUDIANTS DE PARIS-8 VINCENNES ET LA RELIGION : ESSAI DE CONTEXTUALISATION SOCIALE ET HISTORIQUE

Regards sociologiques n°56.pp. 103-126.

Cet article s'intéresse aux croyances religieuses des étudiants de l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis en montrant déjà que celles-ci varient fortement en fonction des nationalités, origines, disciplines étudiées. Afin de tenir compte des effets de champ si puissants au niveau de l'enseignement supérieur parisien, nous avons ensuite fait un détour par l'enseignement secondaire puis par deux grandes écoles parisiennes jouant un rôle central dans la production des élites intellectuelles et politiques à la française : en l'occurrence l'École normale supérieure de la rue d'Ulm et Sciences Po Paris. Et ce détour nous a permis de contextualiser les résultats obtenus à Paris 8, comme de commencer à prendre conscience du poids de l'héritage tant historique que religieux dans la constitution du champ académique parisien.

Slogan écrit en mai 68 sur la chapelle de la Sorbonne
Photo de Christian Lemaire

« la critique de la religion est la condition de toute critique. »
Karl Marx

Le retour de la question religieuse en France avec la visibilité croissante de l'islam et dans une moindre mesure du christianisme évangélique dans les quartiers populaires ainsi que dans les zones les plus dominées de l'espace scolaire et universitaire n'est pas sans interpeller nombre d'enseignants, comme d'intellectuels, se trouvant souvent fort dépourvus pour y faire face. Reprenant les mots de Danièle Hervieu-Léger, on pourrait parler d'une forme « d'embarras laïc » face à l'objet religion, souvent perçu comme particulièrement « douteux » et ordinairement renvoyé à la sphère du privé alors qu'il s'agit d'un fait éminemment social et collectif[1]. Un des objectifs de cet article fondé sur une enquête par questionnaires et entretiens nourrie aussi par notre expérience quotidienne d'enseignant chercheur en sociologie est de fournir des éléments d'objectivation à ce sujet, ainsi que d'ébaucher quelques pistes de réflexion concernant la dynamique des religions en milieu étudiant tout en resituant l'université étudiée dans le champ de l'enseignement supérieur parisien.

N'étant pas sociologue des religions mais de l'éducation ce qui explique la singularité du prisme adoptée lors de cette enquête, c'est déjà pour des raisons pédagogiques que je me suis intéressé à la religion. En effet, donnant depuis plus d'une vingtaine d'années des cours d'introduction à la sociologie à des apprenti(e)s sociologues dont une bonne part sont des enfants d'origine populaire et/ou d'immigrés j'ai remarqué l'intérêt croissant que celle-ci suscitait en eux et s'objectivant par exemple dans la qualité de silence s'installant en cours quand je commence à en parler. Mais aussi lorsque j'aborde les questions de sexualité, choix du conjoint : autant de domaines où les religions émettent des prescriptions très fortes et pesant plus particulièrement sur les femmes (virginité, endogamie religieuse, *etc.*). Et c'est la sensibilité très vive de mon public (majoritairement féminin) à ces questions qui malgré leur caractère plus ou moins tabou dans le contexte universitaire français laïc m'a conduit à initier avec lui toute une série d'enquêtes dans le cadre de cours de méthodologie, ou thématiques, de licence[2].

Le travail présenté ici a donc une visée pédagogique, scientifique, mais aussi civique. En mobilisant les méthodes ordinaires de la sociologie il s'agissait malgré et peut-être aussi à cause de la pression d'une actualité dramatique liée à la multiplication d'attentats terroristes commis par des musulmans fanatiques sur le territoire français d'offrir aux étudiants qui le souhaitent la possibilité d'opérer une forme de mise à distance, un détour tant méthodologique qu'épistémologique nous arrachant de cette actualité plus ou moins traumatisante et leur permettant de commencer à réfléchir leur rapport à la religion tout en produisant des connaissances empiriquement fondées à ce sujet.

[1] *Cf.* Danièle Hervieu-Léger, *La Religion pour mémoire*, Cerf, 1993. Et plus particulièrement le chapitre introductif intitulé : « La sociologie contre la religion ? Considérations préalables ».

[2] L'intérêt des étudiant(e)s pour les questions de choix du conjoint et la phrase souvent entendue en milieu musulman selon laquelle *« Le mariage est la moitié de la religion »* nous ont conduit aussi, depuis quelques années, à les faire travailler sur ce sujet en leur faisant notamment construire l'arbre généalogique de leur famille afin d'étudier méthodiquement les questions d'homogamie, endogamie en son sein. Pour un compte-rendu de cette expérience pédagogique conduite avec une collègue de l'université de Sao Paulo : Graziela S. Perosa, Charles Soulié, « Estudar sua família para explorar o mundo social: a respeito de uma experiência pedagógica franco-brasileira » , *Revista Linhas*, Florianópolis, v. 21, n. 45, p. 78-99, jan./abr. 2020.

L'enquête de départ est une enquête par questionnaires lancée au premier semestre de l'année 2004/2005 auprès de 1280 étudiants de première et deuxième année de licence de l'université Paris 8 présents en cours et provenant d'un échantillon raisonné de neuf disciplines[3]. Selon un protocole déjà expérimenté lors d'une enquête précédente portant sur les attentes pédagogiques des étudiants[4], chaque discipline est couverte par un binôme d'enquêteurs qui, après avoir obtenu l'accord des enseignants, diffuse un questionnaire d'une page *recto verso* au début des cours, profitant ainsi du dispositif pédagogique qui permet d'obtenir d'excellents taux de réponse. Puis ce binôme rédige un compte-rendu de passation. Ce questionnaire est principalement centré sur les opinions/pratiques en matière de religion, de mœurs, comme de politique des étudiants. Il nous a fourni l'armature statistique de ce travail.

Au second semestre, nous avons prolongée cette enquête par une vague d'entretiens semi-directifs (n=42) conduits auprès de répondants, l'objectif étant de mieux comprendre les résultats obtenus en développant une approche d'inspiration wébérienne qui nous conduira entre autres à étudier les pratiques de prière chez les étudiants. Manière pour nous d'étudier les deux faces, nécessairement complémentaires, de ce fait social par excellence qu'est la religion. Qui d'un côté et comme le dirait Durkheim peut être conçue comme un ensemble « de manières d'agir, de penser et de sentir » s'imposant de l'extérieur à l'individu en fonction de son groupe d'appartenance et de l'autre comme un espace potentiel, et plus ou moins « personnel », « privé » d'expression, de réappropriation, rationalisation, stylisation, de sa vie en fonction de modèles religieux stéréotypés. Ce qui nous conduira ensuite à donner des cours de sociologie des religions notamment consacrés à Weber.

Puis en 2015 et dans un souci de contextualisation auquel nous avons tenté de donner une certaine profondeur historique, nous nous sommes intéressés à la distribution religieuse du public scolaire dans l'enseignement secondaire français ainsi qu'à la place de la religion dans deux grandes écoles (l'École normale supérieure de la rue d'Ulm et Sciences Po Paris). Et par le décentrement qu'il nous a permis d'opérer, ce détour nous a permis de mieux situer, et donc de mieux comprendre, ce que nous observions dans le microcosme de Paris 8 ainsi que certains des biais (inconscients) associés à la position que nous occupons dans cet univers.

On s'étonnera sans doute de la publication tardive de ces résultats. Et de fait, certains d'entre eux relatifs notamment aux opinions en matière de mœurs des étudiants nous ont longtemps fait hésiter à les publier, ne souhaitant pas en rajouter dans la stigmatisation de certaines populations. Et nous pensions notamment à la mise en garde de Laura Nader reprise par Philippe Bourgois écrivant : *« N'étudiez pas les pauvres et les sans pouvoir : tout ce que vous direz sur eux pourra être retenu contre eux. »* [5] Mais finalement, c'est notre enquête comparative de 2015 qui nous incitera à publier ce travail.

[3] Nous remercions les étudiants dont les noms suivent pour leur participation à ce premier travail et dont les patronymes donnent une assez bonne idée de la diversité du public étudiant de Paris 8 : Abdesslem Mariam, Ait Tayeb Cherif, Ajej Sonia, Akkaya Fadime, Baltazar Patrick, Benkhellat Nassim, Benmalek Samia, Berge Béatrice, Brito Mathieu, Desfontaines Kristof, Diakho Koné, Domrane Saliha, Drame Ibrahima, Etienne Jean-Marc, Faffe Estelle, Gueye Oumar, Habrihl Khadija, Handouali Houaida, Hocine Tahar, Ibouchoukene Ramdane, Ifoura Naïma, Ilieva Maria, Jerent Johan, Kayoua Farah, Khaldi Gaëlle, Khan Norine, Kogut Delphine, Kosman Frédéric, Lhadj Mohand Ahcen, Machani Azziz, Marin Ana Maria, Meridji Houcine, Nouioua Assia, Ouni Lobna, Saïche Dahbia, Sarr Oumou, Stanley Germain, Soula Lilha, Touré Rokhaya et Wang Mianxiang.

[4] *Cf.* Brice Le Gall et Charles Soulié : « Des usages sociaux du DEUG de Paris 8 : ségrégation sociale, attentes pédagogiques et habitus disciplinaires », *in Obstacles et succès scolaires*, Maria Drosile Vasconcellos (dir.), Éditions du conseil scientifique de l'université Charles-de-Gaulle, Lille 3, 2006.

[5] *En quête de respect : le crack à New-York*, Seuil, Liber, 2001, p. 47.

« Celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas »[6]

L'université ayant servi de cadre à notre enquête - en l'occurrence celle de Paris 8 Vincennes Saint-Denis - est un des fruits des évènements de mai 68. Elle est l'héritière de l'ancien Centre universitaire expérimental de Vincennes, autrefois sis au cœur du Bois de Vincennes et ouvrant ses portes en décembre 1968. Ce Centre rassemblera une bonne part de l'avant-garde académique et intellectuelle de l'époque ainsi qu'un fort contingent d'étudiants, d'enseignants, comme de membres du personnel administratif et technique, très politisés et dont beaucoup se réclamaient du marxisme. Ce qui, très tôt, en fait une « base rouge » initialement dominée par les étudiants maoïstes de tendance spontanéiste et lui assure une vie politique très mouvementée[7].

De religion, il n'est guère question dans le microcosme vincennois marqué ensuite par l'essor du gauchisme contre culturel, du féminisme, du mouvement homosexuel, le développement des « philosophies du désir » initié localement par Gilles Deleuze, *etc.* Et cette distance au religieux généralement considéré comme « ringard », « faible intellectuellement », *etc.,* et refoulé au profit d'un « Tout est politique » omniprésent à l'époque, se retrouve aussi parmi les étudiants étrangers qui, dès 1970, sont particulièrement nombreux dans cette université : au point même d'en faire l'université la plus étrangère de France[8]. Et par exemple ceux originaires des pays du Maghreb et d'Afrique subsaharienne soit de pays anciennement colonisés par la France se font les vecteurs d'idéologies laïques et progressistes accompagnant le processus de décolonisation comme de construction d'états nationaux, qui offrent alors des débouchés aux nouveaux diplômés du supérieur formés en occident. Et avec leurs enseignants dont beaucoup sont passés avant par la coopération internationale, ces étudiants contribuent à faire de Vincennes un des foyers du tiers-mondisme en France.

Mais en 1980, et après le reflux de la grande vague gauchiste des années 60/70, Paris 8 sort du Bois de Vincennes pour être autoritairement transférée en Seine-Saint-Denis : soit dans une banlieue particulièrement populaire comptant une forte proportion d'étrangers, comme de travailleurs immigrés. Et à la faveur de sa sectorisation et de la seconde massification étudiante de la fin des années 80, son public se transforme profondément pour compter une proportion croissante d'enfants d'immigrés sortant directement du baccalauréat et qui, peu à peu, remplacent l'ancienne population d'étudiants salariés, non bacheliers, ou en reprise d'études. En effet ces derniers souvent plus âgés et plus politisés que la moyenne constituaient une des particularités les plus fortes de cette institution où à la fin des années 70 la moyenne d'âge des inscrits s'élevait à 29 ans.

Néanmoins aujourd'hui, Paris 8 a toujours le taux d'étudiants étrangers le plus élevé de France. D'où son appellation d'« Université monde » qui en fait un observatoire privilégié de la mondialisation : mais un observatoire biaisé[9]. Car en raison de son héritage historique, comme des mécanismes de sélection, ségrégation des étudiants étrangers dans le champ de l'enseignement supérieur parisien, ce « monde » est principalement centré sur les pays du sud, Paris 8 se distinguant par une proportion plus élevée d'étudiants originaires des ex-colonies françaises. Alors que les établissements les plus prestigieux de Paris centre, dont le recrutement social et scolaire est aussi plus

[6] Extrait d'un poème de Louis Aragon intitulé « La rose et le réséda ».

[7] Concernant l'histoire de cette université : Charles Soulié : "Uma tentativa de democratização universitária na França: história da universidade de Paris VIII Vincennes (1968- 1980)", **Revista Linhas, Florianopolis**, V.15, n°29, p.13-41, jul/dez 2014.

[8] En 1976, les étudiants étrangers forment 46% du public de cette université. *Cf.* Charles Soulié, *ibidem*, p. 23.

[9] En 2003/2004 les étrangers forment, tous cycles confondus, 34,7% des inscrits de Paris 8, contre 13,6% pour l'ensemble des universités françaises. *Cf. Données statistiques, année universitaire 2003-2004*, Service informatique de l'université de Paris 8, mai 2004, p. 1. Ministère de l'Éducation nationale, *Repères et références statistiques*, 2004, p. 177.

élevé, accueillent plus d'européens, d'américains, comme d'asiatiques ; soit une population nettement moins « racisée » et plus fortunée intéressant d'ailleurs beaucoup les entrepreneurs académiques. La mondialisation universitaire ne présente donc pas le même visage selon les établissements, mais aussi facultés, disciplines au sein de chacun d'eux. Et elle reflète assez fidèlement les rapports de domination scientifique, économique, linguistique, culturelle et *in fine* politique entre continents, pays.

Schématiquement, on peut distinguer trois populations à Paris 8 : celle des héritiers (lointains) de la tradition politico intellectuelle critique vincennoise dont se réclament aussi nombre d'enseignants les plus à gauche de cet établissement, celle des enfants d'immigrés et enfin celle des étrangers. Et ces trois groupes n'entretiennent pas le même rapport à la religion.

En 2004/2005, 49,9% des étudiants de licence 1 et 2 de Paris 8 se disent sans religion, athées, ou n'ont pas précisé leur croyance[10]. Alors qu'en 2007, le taux de non croyants s'élève à 32,8% dans l'ensemble de la population française[11]. La proportion de non croyants est donc particulièrement élevée à Paris 8. Elle s'explique déjà par l'histoire de cette université et la jeunesse de son public, les jeunes générations étant généralement moins croyantes que les autres[12].

Voir Tableau n°1.

Ainsi, le pourcentage de non croyants est deux fois plus élevé chez les français (55,7%) que chez les étrangers (27,9%). Et l'incroyance (déclarée) est rare, voire exceptionnelle, chez les étudiants du Maghreb (8,2%) et plus encore d'Afrique subsaharienne (3,6%). Alors qu'elle est proche de la moyenne chez les autres étrangers. Concernant le Maghreb et l'Afrique subsaharienne, il semble bien qu'aujourd'hui dans ces pays la croyance religieuse ait, comme ça a pu l'être autrefois dans la France d'Ancien régime ou dans le monde rural, un caractère obligatoire[13]. Et que l'incroyance apparaisse même comme impensable. La religion s'impose donc à tous comme une évidence tant familiale que sociale à laquelle il semble difficile d'échapper : du moins publiquement[14].

Qui croit ?

La forte hérédité des croyances, pratiques religieuses conduira certains auteurs à s'interroger sur le sujet de la pratique religieuse. Ainsi en 1956, et après avoir constaté que presque tous les pratiquants de la paroisse qu'il étudie sont de familles pratiquantes, Emile Pin écrit dans un ouvrage

[10] Afin de connaitre la religion des étudiants, nous avons posé deux questions successives: « Êtes-vous croyant : Oui / Non », « Si oui, de quelle religion ou en quoi ? » Les chiffres donnés ici se basent uniquement sur les réponses données à la seconde question, quelques étudiants ayant répondu affirmativement à la première en s'abstenant à la seconde.

[11] *Cf.* Claude Dargent, « La population musulmane de France : de l'ombre à la lumière », *Revue française de sociologie*, 2010/2, Vol. 51, p. 227.

[12] Par exemple en 1991, la proportion de sans religion s'élève à 18% dans l'ensemble de la population française, contre 34% pour les 18-24 ans. *Cf.* Yves Lambert, « Sortie de la religion, dilution du religieux », *in* Yves Lambert et Guy Michelat (dir.), *Crépuscule des religions chez les jeunes ?,* L'Harmattan, 1992, p. 39.

[13] *Cf.* François Lebrun, *Être chrétien en France sous l'Ancien Régime 1516-1790*, Seuil, 1996. Notamment p. 144 et suivantes.

[14] Tout cela n'est pas sans évoquer la situation décrite en son temps par Montaigne qui écrivait : *« Nous sommes Chrétiens à même titre que nous sommes ou Périgourdins ou Allemands.* » *(Les Essais*, livre 2, chapitre 12, PUF, 1992, p. 445). Ou le célèbre : *« Vérité au deçà des Pyrénées, fausseté au-delà. »* du philosophe Pascal. Ce relativisme contemporain de la découverte du Nouveau monde et des coutumes de leurs peuples autochtones contribuera à l'avènement des sciences sociales en Europe et il n'était pas sans s'accompagner d'un certain esprit pratique. En effet Montaigne écrivait aussi, et cela n'est pas sans évoquer les formations de compromis très stoïciennes développées par certains enquêtés devant conjuguer liberté de penser intérieure et contraintes sociales externes : *« le sage doit au-dedans retirer son âme de la presse, et la tenir en liberté et puissance de juger librement des choses : mais, quant au dehors, il doit suivre entièrement les façons et les formes reçues* ». *(Les Essais*, *op.cit*, Livre 1, 23, p. 118).

relatif aux rapports entre classes sociales et religions que: *« Ce sont des familles et non des individus qui vont à la messe »*[15]. Ce qui pose alors la question de l'unité d'analyse pertinente des phénomènes religieux, et plus largement sociaux, et n'est pas sans rappeler la thèse d'Auguste Comte selon laquelle la famille est la véritable unité sociale élémentaire. Ou encore celle de Schumpeter qui faisait de la famille, et non de l'individu, le véritable membre de la classe sociale[16].

D'où le caractère souvent incontournable d'une pratique collective comme celle du ramadan, ou de l'assistance dominicale à la messe. Mais qui ne dit rien de « l'authenticité » de la foi en question. Ou comme le disent souvent les prêtres catholiques : « Nul ne connait le secret des cœurs. » Ce retour du religieux notamment lié aux désillusions politiques postcoloniales a par exemple conduit l'Algérie - pays qui fournit à Paris 8 le plus fort contingent d'étudiants étrangers - à faire de l'islam la religion d'État, et le Maroc à se définir dans sa constitution comme « terre de l'islam ». Dans l'enseignement public de ces pays il a conduit aussi à la généralisation de l'enseignement religieux du primaire jusqu'en classe de terminale (voire même à le prolonger dans certaines filières de l'enseignement supérieur) et donc à la production d'une *doxa* islamique scolaire d'État accompagnant aussi le processus d'arabisation de la langue d'enseignement. Sur la base d'une enquête par questionnaires conduite en 2006, des sociologues de l'université de Casablanca parlent ainsi d'un *« regain de religiosité dans les sociétés musulmanes notamment au Maroc où la religiosité est aujourd'hui très marquée et la pratique plus observée.»* Et ils observent que la jeunesse marocaine d'aujourd'hui est *« plus pratiquante que la jeunesse marocaine d'hier »*[17].

À Paris 8, le rapport à la religion varie donc très fortement en fonction des nationalités. Et le choc est parfois rude pour les étudiants provenant de sociétés très croyantes et arrivant dans une société qui, comme la société française, est particulièrement sécularisée. Et qui en raison de son libéralisme en plan des mœurs peut être perçue comme particulièrement tentatrice, voire corruptrice. Voici par exemple ce qu'en dit un étudiant sénégalais un peu rigoriste inscrit en maîtrise de droit et issu d'une famille très pratiquante membre de la confrérie musulmane des Mourides interviewé par un coreligionnaire dans le local de l'association des étudiants sénégalais de Paris 8 : *« Tu sais boy, moi la religion je la prends pas comme une contrainte, mais comme une aide. (…) En plus au pays, on ne peut pas se sentir forcé, parce que beaucoup de nos pratiques religieuses font partie de nos mœurs et comme tu le sais, 90% de la population sénégalaise sont des musulmans. (…) Pratiquer la religion au Sénégal est aussi facile que de boire de l'eau... Mais ici mon vieux, ta croyance est mise à l'épreuve boy ! Oh mais je te dis, hein… Si tu veux savoir si t'as vraiment la foi, il faut vivre dans un pays qui ne pratique pas ta religion. Mais c'est pas facile hein... Ici c'est la merde, et je le dis hein… C'est un pays qui s'en fout de notre religion. On travaille à l'heure de la prière, ou on est en cours. Mais je te jure hein... Ici, on peut dire qu'il y a des contraintes et il faut être vigilant, sinon on fait n'importe quoi. Regarde par exemple au Sénégal, il est inimaginable de rentrer dans un bar si on est musulman. Bon ici, il n'y a rien de plus ordinaire que d'entrer dans un bar, ou un café. »*[18]

Voir Tableau n°2.

Si à Paris 8 le groupe numériquement dominant est celui des français non croyants, chez les étrangers, comme chez les français, la première religion est l'islam. Alors qu'en 2007, la France compte 57,2% de catholiques et 5% de musulmans (*cf.* tableau n°2).

[15] Cité par Fernand Boulard et Jean Rémy, *Pratiques religieuses urbaines et régions culturelles*, Les éditions ouvrières, 1968, p. 139.

[16] Joseph Schumpeter, « Les classes sociales en milieu ethnique homogène », in *Impérialisme et classes sociales*, Flammarion, 1984, p. 168-169.

[17] *Cf.* Mohammed El Ayadi, Hassan Rachik, Mohamed Tozy, *L'Islam au quotidien : enquête sur les valeurs et les pratiques religieuses au Maroc,* Éditions la croisée des chemins, 2013, p. 218 et 219.

[18] Entretien réalisé par Oumar Gueye.

Tableau n° 1: L'affiliation religieuse des étudiants de licence 1 et 2 de Paris 8 en 2004/2005 selon la nationalité

	France	Europe	Maghreb	Afrique sub-sahari	Asie	Amériques et autres	Ensemble	Effectifs
Sans, athée, non réponse	55,7%	50%	8,2%	3,6%	43,2%	51,9%	49,9%	639
Musulman	14,6%	1,4%	87,7%	57,1%	24,3%	0%	19,8%	254
Catholique	11,2%	20,8%	0%	16,1%	5,4%	22,2%	11,4%	146
Chrétien	5,7%	5,6%	0%	7,1%	5,4%	3,7%	5,4%	69
Protestant	2,7%	2,8%	0%	10,7%	5,4%	7,4%	3%	39
Bouddhiste	0,9%	1,4%	0%	0%	16,2%	3,7%	1,3%	17
Orthodoxe	0,4%	12,5%	0%	0%	0%	0%	1%	13
Juif	1%	0%	1,4%	0%	0%	0%	0,9%	11
Autres religions, croyances	7,9%	5,6%	2,7%	5,4%	0%	11,1%	7,2%	92
Ensemble	100%	100%	100%	100%	100%	100%	100%	1280
Effectifs	1015	72	73	56	37	27	1280	

Tableau n° 2. L'appartenance religieuse en France de 1988 à 2007
Source : Claude Dargent, « La population musulmane de France : de l'ombre à la lumière », op.cit., p. 222 et 227. (tableau reconstruit par nos soins.)

	1988	1995	1997	2002	2007
Catholiques	81,9%	74,7%	72,9%	67,9%	57,2%
Sans religion, S.R	13,3%	20,5%	22,8%	26%	32,8%
Musulmans	0,6%	0,8%	0,7%	2%	5%
Autres religions	2%	1,2%	0,9%	1,3%	2,3%
Protestants	1,9%	2,3%	2,2%	2,3%	2%
Juifs	0,4%	0,4%	0,6%	0,5%	0,6%
Total	100%	100%	100%	100%	100%

Tableau n°3: **Les croyances religieuses des étudiants de licence 1 et 2 de Paris 8 selon la discipline en 2004/2005**

	Sans, N.R*	Musulman	Catholique	Chrétien	Protestant	Bouddhiste	Orthodoxe	Juif	Autres**	Total	Effectifs
Cinéma	71,4%	8,2%	9,2%	0%	0%	2%	0%	3,1%	6,1%	100%	98
Arts	64,9%	5,7%	10,4%	4,7%	2,8%	0,5%	0,5%	0,9%	9,5%	100%	211
Communication	48,3%	15,0%	17,9%	7,2%	1%	1%	1%	0,5%	8,2%	100%	207
Anthropologie	54,7%	14,2%	10,4%	3,8%	4,7%	0,9%	0,9%	1,9%	8,5%	100%	106
Psychologie	56,1%	15,6%	9,4%	6,1%	2,5%	1,2%	0,8%	0,8%	7,4%	100%	244
Histoire	46,1%	25,8%	13,5%	4,5%	1,1%	1,1%	1,1%	0%	6,7%	100%	89
Lettres modernes	36,8%	31,6%	5,3%	10,5%	3,5%	1,8%	5,3%	0%	5,3%	100%	57
Économie	22,6%	44,5%	12,4%	6,6%	8%	1,5%	1,5%	0,7%	2,2%	100%	137
Informatique	26,4%	45,8%	8,3%	4,2%	4,2%	4,2%	1,4%	0%	5,6%	100%	72
Autres disciplines	42,4%	25,4%	10,2%	5,1%	5,1%	1,7%	0%	0%	10,2%	100%	59
Ensemble	49,9%	19,8%	11,4%	5,4%	3%	1,3%	1%	0,9%	7,2%	100%	1280
Effectifs	639	254	146	69	39	17	13	11	92	1280	

Le catholicisme, religion pourtant historiquement majoritaire en France, est donc minoritaire à Paris 8. Et l'on note même qu'il est plus répandu chez les étrangers originaires d'autres pays européens souvent plus religieux que la France comme la Pologne, le Portugal ou l'Italie, comme chez ceux provenant d'Amérique du sud, des Caraïbes, ou encore d'Afrique subsaharienne (Congo, Cameroun…), que chez les français. D'où, d'ailleurs, la présence croissante des prêtres africains dans les églises catholiques françaises. Religion pourtant initialement imposée par les colonisateurs français, mais qui par un curieux retournement de situation revient dans son pays d'origine afin de suppléer à une grave crise des vocations.

« J'y vais parce que je m'y sens bien. »[1]

L'enquêtrice interroge une jeune étudiante catholique d'origine béninoise vivant dans le 93 dont le père est agent de sécurité et la mère employée :

Q : Pourquoi tu vas à l'église ? R *: « J'y vais parce que je m'y sens bien. C'est une église où on parle beaucoup notre langue, il y a des chants, de la musique. Il y a des gens qui font plus ou moins partie de ma famille. J'y vais aussi pour moi. Ça me permet de décharger le poids de la semaine, de mettre tous mes problèmes dans les mains de Dieu et de repartir de bon pied pour la semaine à venir. Ça me fait du bien. Je vais plus à l'église quand j'ai des problèmes. Ça m'aide ! (…)*

Q : Tu tires quoi de la religion ? R *: Une confiance, c'est toute ma vie, c'est la base de ma vie. Je suis lié à Lui. Quand il arrive quelque chose, Il est là. Il est tout le temps-là, avec toi. Par exemple quand tu tombes malade et que tu guéris, c'est grâce à Lui. Il joue un rôle. C'est vrai que c'est Lui qui fait marcher les microbes et tout, mais c'est un obstacle à surmonter. Enfin je veux dire quand c'est quelque chose de grave, pas un rhume ou une grippe… Cet obstacle permet d'éprouver ta foi. Faut être dans le système pour comprendre. Il faut le ressentir. »*

De même l'importance des « chrétiens » (5,4%), comme des protestants (3%), est liée à la forte présence à Paris 8 de diasporas originaires d'Afrique subsaharienne, des Antilles et d'Haïti. Enfin les juifs, bouddhistes et orthodoxes, rassemblent à peine plus de 3% des enquêtés, tandis que les adeptes d'autres religions ou croyances, le plus souvent non instituées, cumulent, ce qui est considérable, 7,2% des effectifs. Parmi ces derniers, on rencontre beaucoup de croyances *« en Dieu »* sans que celles-ci soient référées à une religion particulière, en une religion qualifiée de *« personnelle »*, comme de syncrétismes religieux[2].

Ce pourcentage important de croyants non affiliés - manifestation exemplaire de ce que Grace Davie appelle le *« believing without belonging »* - s'explique sans doute déjà par le libellé relativement ouvert de la question posée qui plaçait implicitement sur un même plan religions institutionnelles - ou « conventionnelles » comme disent les anglo-saxons - et autres croyances plus ou moins cristallisées et institutionnalisées, comme par la jeunesse et le capital scolaire et culturel d'une fraction de la population étudiée. Et l'on note que cette mise à distance des religions institutionnelles, ce bricolage ou *« do it yourself »* religieux à forte connotation subjective et pragmatique (n'est vrai que ce que j'ai *« personnellement »* éprouvé, perçu, compris), ou comme l'écrivent certains auteurs *« cette individualisation et subjectivisation du croire »*[3], qui ne sont pas non plus sans favoriser l'importation de religions telles que le bouddhisme en Occident (mais dans une version occidentalisée)[4], se rencontrent plus fréquemment chez les français que chez les

[1] Entretien réalisé par Handouali Houaïda.

[2] Voici comment ces étudiants décrivent leur religion : *« Un mélange de religions, j'en prend et j'en laisse » ; « Je crois en Dieu. Chrétienne, un peu bouddhiste et rastafari » ; « En quelque chose de personnel qui n'est pas vraiment une religion » ; « Pas de religion, juste Dieu » ; « En Dieu, quel qu'il soit » ; « En Dieu et en moi » ; « En une force supérieure » ; « En un esprit universel » ; « Au souffle de la vie » ; « En des forces naturelles inconcevables pour notre « vision » ; « En l'homme » ; « En moi et le mieux de chaque religion », etc.*

[3] *Cf.* Olivier Bobineau et Sébastien Tank-Storper, *Sociologie des religions*, A. Colin, 2007, p. 89.

[4] *Cf.* Louis Harmant, « L'attrait du bouddhisme en Occident », *in* Laurent Testot et Jean François Dortier (dir), *La religion unité et diversité*, Ed sciences humaines, 2005.

étrangers et qu'ils sont particulièrement rares chez les étudiants étrangers venant d'Asie et du Maghreb. Sachant que les premiers pratiquent aussi plus fréquemment « la méditation » (plus ou moins « libre »), alors que les seconds prient plus classiquement et mobilisent plus souvent le vocabulaire de la contrainte pour décrire leurs pratiques religieuses (je prie parce que ma religion me l'ordonne, parce que cela fait partie des « cinq piliers de l'Islam ») soulignant ainsi l'importance des questions d'orthopraxie dans ces milieux. De même, ce bricolage spirituel qui peut prendre un tour plus ou moins intellectualiste est plus courant chez les étudiants d'arts, de communication ou d'anthropologie que chez les économistes, les informaticiens ou les historiens, ces différentes disciplines n'accueillant pas les mêmes publics et ne cultivant pas non plus les mêmes dispositions scolaires, et plus généralement intellectuelles et politiques, chez leurs étudiants.

Voir Tableau n°3.

Ainsi l'enquête montre qu'au plan des disciplines, Paris 8 constitue un microcosme religieux hautement différencié avec à un pôle des disciplines plus bourgeoises, parisiennes et blanches, comme les arts par exemple où l'incroyance est très partagée - on compte ainsi 71,4% de non croyants en cinéma, 64,9% en arts plastiques, soit dans une population dont on pourrait dire qu'à l'encontre de certaines prescriptions religieuses iconoclastes[5] elle est particulièrement iconolâtre - et où la croyance religieuse est généralement peu valorisée (du moins dans ses formes les plus institutionnalisées) et de l'autre l'économie gestion, ou encore l'informatique, disciplines à visées plus directement utilitaires au recrutement nettement plus populaire et fortement « racisé » où ce taux chute respectivement à 22,6% et 26,4%.
La différenciation sociale très forte du public de chaque religion explique d'ailleurs qu'elles n'aient pas même proportion d'étudiants boursiers. En effet, ce taux passe de 17,8% chez les catholiques, à 19,1% pour les sans religion, 25,6% parmi les adeptes d'autres religions, 28,2% chez les protestants, 33,3% chez ceux se déclarant « chrétiens » qui sont souvent évangéliques, pour culminer à 49,2% chez les musulmans. De manière générale, ces derniers dépendent plus de l'état social et des services publics que les autres. Et par exemple nombre de familles immigrées musulmanes vivent dans des HLM, bénéficient d'aides sociales et familiales et envoient le plus souvent leurs enfants dans l'enseignement public. Ce qui en plus de l'antiracisme affiché des partis de gauche explique sans doute que malgré leurs croyances religieuses plus intenses ces étudiants, comme leurs parents, votent très majoritairement à gauche[6]. Et lors des cours, nous avons remarqué que la formule marxiste selon laquelle « la religion est l'opium du peuple » ne les choque pas outre mesure, tant l'idée que la religion soit plus répandue dans les couches populaires que dans les autres (et plus particulièrement chez leurs enseignants) leur paraît évidente.

Paris 8 dans l'espace de l'enseignement supérieur parisien

La distribution globale du public de Paris 8 entre un groupe majoritairement non croyant et souvent plus libéral en matière de mœurs (par exemple 88,9% des non croyants « acceptent » l'homosexualité et c'est le cas aussi de 76,1% des adeptes d'autres religions/croyances non institutionnalisées)[7], un groupe musulman et protestant beaucoup plus traditionnaliste et rigoriste en matière de

[5] Rappelons ici le troisième commandement du décalogue prescrivant : *« Tu ne feras pas d'idole, ni rien qui ait la forme de ce qui se trouve au ciel là-haut, sur terre ici-bas ou dans les eaux sous la terre. »* Exode, 20.

[6] Concernant l'orientation très majoritairement à gauche des musulmans de France : Claude Dargent, *Religion et vote : " Cachez cette variable que je ne saurais voir "*, Rapport de recherche, Cevipof, 2007. https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-01063753

[7] Concernant le rapport à l'homosexualité, la question posée aux étudiants était la suivante : *« Acceptez-vous l'homosexualité : Choisir entre : Oui / Moyennement / Non / Sans réponse »*. Nous donnons ici la proportion de personnes ayant répondu « Oui ».

mœurs (19,3% des premiers et 20,5% des seconds l'acceptent) et aux pratiques religieuses souvent plus intenses, et enfin un groupe catholique minoritaire faiblement pratiquant dont les opinions en matière de mœurs s'alignent plutôt sur celles des non croyants (71,2% d'entre eux l'acceptent) résulte déjà de l'histoire propre à chacune de ces religions dont les temporalités diffèrent aussi profondément[8].

En effet et depuis au moins les années 80 mais le phénomène est plus ancien, le catholicisme décline en France contribuant ainsi à l'augmentation rapide de la proportion de non croyants dans la population française (*cf.* tableau n°2). Et il en est de même concernant la pratique religieuse catholique mesurable au travers de l'assistance dominicale à la messe, du nombre de baptêmes, mariages religieux célébrés annuellement, d'enfants catéchisés, *etc.* Le catholicisme connait donc une grave crise de transmission, bien visible aussi dans la population enquêtée[9].

Les églises se vident et la base sociale active du catholicisme se rétrécit peu à peu pour, semble-t-il, se centrer plus particulièrement sur celle des catholiques pratiquants d'origine bourgeoise. D'où l'existence dans ces milieux d'un entre soi social et religieux particulièrement puissant. Ainsi, parlant de certaines familles catholiques bourgeoises, Yann Raison du Cleuziou écrit : *« Elles veillent à placer leurs enfants dans les environnements paroissiaux, scolaires et associatifs, les plus propices à leur éducation religieuse. Le résultat, ce sont des jeunes catholiques qui, quand on les interroge, n'ont presque rien à dire sur leur formation religieuse. Tout y paraît évident tant les univers familiaux, scolaires et religieux sont en étroite consonance. Tout leur semble positif car ils n'ont connu autour d'eux que des communautés catholiques peuplées de jeunes, dynamiques et convaincus. Comme Victoire, jeune femme de 21 ans membre de l'aumônerie d'une prestigieuse école d'ingénieurs de Paris. »*[10]

D'où aussi le sentiment éprouvé par certains prêtres selon lequel *« le catholicisme tend à se confondre de plus en plus avec une certaine culture bourgeoise »*[11]. Cette minorisation numérique croissante du catholicisme, religion pourtant historiquement dominante en France et dont on rappellera aussi que jusqu'au début du 20ème siècle il sera un des soutiens idéologiques les plus fermes du régime monarchique, alimente le phénomène global de sécularisation de la société française et favorise sans doute le développement de réflexes identitaires notamment illustrés par l'apparition autour des années 2010 du concept de « cathophobie » manifestement inspiré de celui d'« islamophobie »[12]. Inversement depuis les années 80 l'islam qui a pour particularité d'être porté par des fractions des classes populaires généralement issues de l'immigration provenant du Maghreb et d'Afrique subsaharienne s'est beaucoup développé : au point même de devenir la seconde religion de France (*cf.* tableau n°2).

De même, et comme au plan mondial d'ailleurs, l'évangélisme est en pleine expansion et plus particulièrement dans les quartiers populaires comptant une forte proportion d'étrangers ce qu'objective bien la distribution spatiale de ses lieux de culte[13]. On

---

[8] Pour un état des différentes religions en France : Anne-Laure Zwilling (dir.), *Les minorités religieuses en France, Panorama de la diversité contemporaine*, Bayard, 2019.

[9] Ainsi la comparaison de la religion du père des étudiants avec celle de leurs enfants révèle ainsi que c'est chez les musulmans que la transmission est la plus meilleure (82,9%), puis dans le groupe des non croyants (79,6%), des autres chrétiens (50%), des autres religions (41,5%) et enfin celui des catholiques (39,3%). Cette comparaison montre aussi que le flux des conversions reste très limité.

[10] *Qui sont les cathos aujourd'hui* ?, Desclée de Brouwer, 2014, p. 122.

[11] *Ibidem,* p. 51.

[12] Cette « cathophobie » renvoie aussi à une forme de dévalorisation sociale *a priori* du catholicisme dans certains milieux. Ainsi en 2000 René Rémond, représentant éminent des intellectuel catholiques français et ex-président de l'université de Nanterre après 68, pouvait écrire : *« Il y a aujourd'hui une culture du mépris à l'encontre du catholicisme. » (Le christianisme en accusation. Entretiens avec Marc Leboucher*, Desclée de Brouwer, 2000, p. 24.) Et ce dernier soulignait aussi que ce rejet est particulièrement vif dans les milieux artistiques, du cinéma comme de la télévision.

[13] Concernant la coexistence des différentes formes de protestantisme en région parisienne :

sait ainsi qu'à l'échelle du territoire français, le département de la Seine-Saint-Denis où est implantée l'université étudiée compte le plus grand nombre d'églises évangéliques et pentecôtistes. Et qu'à partir du début des années 2000, celles-ci se sont beaucoup multipliées et que leurs lieux de culte sont généralement situés dans des espaces marginaux, interstitiels, et des édifices initialement non prévus à cet effet[14]. En effet, il s'agit souvent d'anciennes usines, de magasins, hangars, ateliers, cinémas désaffectés, voire, pour certaines « églises noires » et/ou ethniques très minoritaires, de pavillons de banlieue abritant ce qu'on appelle parfois des « églises de maison » où le culte (souvent très chaleureux) se célèbre dans la langue d'origine des participants. Et se poursuit généralement par un repas lors duquel les convives partagent des plats traditionnels de leur pays d'origine. Lesquelles églises offrent aussi souvent du soutien et un refuge communautaire aux migrants récemment arrivés.

Cette infrastructure immobilière souligne bien le caractère récent de leur implantation, ainsi que leur précarité sociale, institutionnelle accrue qui les rapproche beaucoup des lieux de cultes musulmans eux aussi souvent situés dans des espaces urbains dévalorisés renforçant alors le processus de stigmatisation de ces religions[15]. Elle les distingue fortement du catholicisme dont les édifices cultuels quadrillent méthodiquement le territoire national et occupent généralement une place de choix dans l'espace urbain comme rural. Qu'on pense ici simplement à l'image d'Épinal du petit village français avec ses maisons blotties autour de son église catholique et qu'on ne voit pas tant elle parait « normale », ou à un site touristique tel que le Mont-Saint-Michel. Le paradoxe étant que ces lieux de culte sont de moins en moins fréquentés par leurs « fidèles ».

Mais la configuration religieuse de Paris 8 résulte aussi de mécanismes de ségrégation tant scolaire que sociale à l'œuvre dès l'enseignement secondaire et contribuant, dès le collège, à la production de « véritables ghettos scolaires »[16]. Ainsi certaines enquêtes montrent qu'aujourd'hui, et en raison de réflexes communautaires accentués, les populations catholiques, mais aussi juives - les plus ferventes - se réfugient de plus en plus dans le privé et fuient donc l'enseignement secondaire public[17]. Il en est de même d'ailleurs pour nombre de familles non croyantes suffisamment dotées tant culturellement qu'économiquement et souhaitant échapper à l'école publique où en raison notamment de l'adaptation des enseignants à leur public, le degré d'exigence scolaire est moindre qu'ailleurs.

Ces dynamiques tant sociales, scolaires que religieuses, font qu'au plan religieux le public de l'enseignement public se polarise entre un pôle de catholiques « de culture » peu pratiquants, souvent fort ignorants en matière

Yannick Fer et Gwendoline Malogne-Fer (dir.), *Le protestantisme à Paris*, Labor et Fides, 2017.

[14] *Cf.* Frédéric Dejean, *Les Dimensions spatiales et sociales des Églises évangélistes et pentecôtistes en banlieue parisienne et sur l'Ile de Montréal*, doctorat de géographie, Université Paris-Ouest-Nanterre-La-Défense, 2010.

[15] Avant qu'on ne multiplie les mosquées en France, l'islam se pratiquait souvent dans des lieux non prévus à cet effet. D'où l'existence de ce que dans les années 80 on appelait l'« islam des caves ».

[16] Comme l'écrivent Georges Felouzis, Françoise Liot et Joëlle Perroton : *« il se crée en France de véritables ghettos scolaires, ces ghettos concentrent les élèves immigrés ou issus de l'immigration dans quelques établissements que chacun veut éviter pour ses propres enfants. » Cf. L'apartheid scolaire : enquête sur la ségrégation ethnique dans les collèges*, Seuil, 2005, p. 12.

[17] Sur ce point, voir notamment les contributions de Bérengère Massignon : « L'enseignement privé catholique », et de Joëlle Allouche-Benayoun : « L'enseignement privé juif », dans l'ouvrage coordonné par Céline Béraud et Jean-Paul Willaime, *Les Jeunes, l'école et la religion*, Bayard, 2009. Dans un article plus ancien, François Héran soulignait déjà que *« le choix d'une école privée confessionnelle – soit la grande majorité des choix dans le secteur privé – est fortement lié au degré d'implication dans la religion. Les ménages pratiquants font ce choix quatre fois plus souvent que les ménages indifférents. (…) Réciproquement, le choix actif de l'école publique a partie liée avec l'indifférence religieuse. »* Et l'auteur de conclure : *« Le système de valeurs des parents joue un rôle central. » Cf.* « École publique, école privée : qui peut choisir ? », *Économie et statistique*, n°293, mars 1996, p. 29.

de religion, comme de non croyants, et un pôle de musulmans aux pratiques nettement plus intenses et visibles. Et en raison du développement récent de cette religion en France comme du coût des études dans les établissements privés, ces derniers ne disposent que d'un nombre fort réduit d'établissements privés musulmans. Et de fait en France, 95% des écoles privées sont catholiques[18].

Combiné avec le caractère de classe très marqué du recrutement social de certains établissements, filières, cela explique pourquoi aujourd'hui dans l'académie de Paris certains lycées publics professionnels accueillant un public particulièrement populaire comptent plus de 70% d'élèves musulmans[19]. D'où une islamisation de la représentation de la religion dans ces établissements, qui s'impose au travers notamment des pratiques les plus visibles de cette religion (respect du ramadan et donc non fréquentation de la cantine le midi, refus de consommer du porc, port du voile, *etc.*)[20]. Cette configuration socioreligieuse spécifique explique sans doute la virulence des débats autour de la laïcité, du port du voile, *etc.*, dans ces établissements publics et que leurs élèves ne se sentent pas nécessairement « Charlie »[21]. On note aussi qu'à ce jour, ces établissements ne comptent aucune aumônerie musulmane, alors qu'elles sont courantes en prison, comme à l'armée, ce qui renvoie directement au public des institutions concernées. Inversement, et en raison d'un héritage historique fort ancien, les aumôneries catholiques sont particulièrement nombreuses dans l'enseignement public[22].

Ces logiques de ségrégation tant sociale que scolaire, et par conséquent religieuse, se poursuivent ensuite dans le supérieur par la médiation notamment de la « réputation » sociale, politique, intellectuelle, *etc.*, de chaque établissement fonctionnant alors comme un filtre idéologique *a priori* favorisant certains recrutements et en écartant d'autres. Par exemple la réputation de « fac de gauche », voire d'extrême gauche de Paris 8, forte de tout un héritage post soixante-huitard et intellectuel d'avant-garde connu et valorisé dans certains milieux sociaux cultivés et/ou politisés à gauche, exerce un effet de signal. Lequel contribue à attirer dans les disciplines les plus cotées localement des étudiants particulièrement militants et laïcs (voire pour les plus libertaires d'entre eux « laïcards ») généralement issus de la petite bourgeoisie intellectuelle du secteur public et arrivant notamment de province comme de l'étranger, ou insatisfaits du conservatisme d'établissements plus traditionnels. Et qui lors des mouvements sociaux locaux constituent d'ailleurs une bonne part de l'avant garde politique. Une avant-garde souvent désireuse d'entraîner derrière elle les étudiants musulmans d'origine plus populaire, mais qui

[18] On sait aussi qu'en 2013, 13,3% des élèves du premier degré sont inscrits dans le privé. Mais que ce taux s'élève à 22,6% à Paris qui est une ville particulièrement bourgeoise, contre 4,8% en Seine-Saint-Denis département où est implantée l'université Paris 8. Ce pourcentage s'élève ensuite à 21,2% dans le second degré, avec toujours une forte différence entre Paris (30,7%) et la Seine-Saint-Denis (13,4%) *Cf. Repères et références statistiques sur les enseignements*, Ministère de l'Éducation nationale, 2014, p. 79, 81, 99 et 93.

[19] *Cf.* Benjamin Farhat, *Les dimensions ethnoreligieuses de l'expérience scolaire : la négociation de l'ordre laïque dans les établissements de l'enseignement secondaire*, doctorat de sciences de l'éducation, Paris 8, 2016, p. 82.

[20] *Cf.* Séverine Mathieu, « Les adolescents et la religion », *in* Céline Béraud et Jean-Paul Willaime, *Les Jeunes, l'école et la religion*, Bayard, 2009, p. 85-87.

[21] Concernant les débats, plus ou moins houleux, dans certains établissements scolaires après l'attentat terroriste du 7 janvier 2015 contre le magazine *Charlie* : Mattea Battaglia et Benoît Flo'ch, « À Saint-Denis, collégiens et lycéens ne sont pas tous Charlie », *Le Monde*, 10 janvier 2015.

[22] Rappelons ici qu'en France : *« Les aumôneries de lycées ont été créées le 10 décembre 1802, et la loi de séparation n'a pas remis en cause leur existence. (…) Les aumôneries scolaires sont actuellement régies par une circulaire du 22 avril 1988, qui stipule que les établissements du second degré, y compris les externats, pourront, si les parents d'élèves en font la demande, avoir un service d'aumônerie, de droit s'ils comportent un internat, sur décision du recteur dans le cas contraire. Cette possibilité est ouverte en théorie à toutes les religions, mais les aumôneries actuellement existantes (environ 4 000) sont quasiment exclusivement catholiques. » Cf.* Céline Béraud, Jean-Paul Willaime, *Les jeunes, l'école et la religion*, *op.cit*, p. 67.

se heurte alors à des différences de classe, comme d'opinion en matière de mœurs et de religion.

De même la forte proportion d'étudiants étrangers, comme d'enfants d'immigrés, à Paris 8 en fait un lieu attractif, voire même un refuge, pour certains d'entre eux. Par exemple Salima, une étudiante française de 23 ans titulaire d'un baccalauréat professionnel inscrite en licence 2 de sociologie mais vivant dans un quartier assez bourgeois de Paris où, dit-elle, *« il n'y a pas d'étrangers »,* et qui à plusieurs reprises se fera agresser dans la rue en raison de son voile, explique que : *« Y'a-qu'à Paris 8 où je me sens en sécurité (rires). Avec tous ces gens venus d'ailleurs, et beaucoup de filles voilées. Tu vois, j'me sens plus à l'aise ici que dans ma propre ville, qui est à 30 minutes même pas (rires) »*[23].

Et il en va de même pour nombre d'étudiants étrangers attirés par la réputation particulièrement cosmopolite de cette université et qui souvent viennent y rejoindre des compatriotes ou de la famille résidant déjà en région parisienne, après être initialement passés par une université de province : d'où d'ailleurs la constitution de véritables filières de recrutement centrées sur une région (la Kabylie), une ville (Oujda, Bejaia, Tizi-Ouzou, *etc.*), un établissement (Faculté des langues, arts et sciences humaines de Bamako), *etc.*, et la multiplication d'associations étudiantes de type communautaire[24].

Inversement cette réputation, ce recrutement social, scolaire, *etc.*, contribuent à repousser les étudiants catholiques les plus croyants et pratiquants, politiquement souvent plus orientés à droite, et qui spontanément optent plutôt (quand ils en ont les moyens scolaires, économiques) pour d'autres établissements plus classiques et élitistes de Paris centre, des filières plus valorisées tant socialement qu'économiquement comme le droit ou la médecine, ou l'enseignement supérieur privé. Et ici par exemple, on peut penser à l'Institut catholique de Paris, familièrement surnommé « La Catho », fondé en 1875.

Ces « *minorités choisissantes* » comme les appelle François Héran qui peuvent donc être croyantes comme non croyantes, orientées à gauche comme à droite, prolongent ainsi les logiques ségrégatives à l'œuvre dans l'enseignement secondaire. Elles contribuent à l'homogénéisation idéologique relative des établissements et donc à la production de conformismes politiques locaux plus ou moins pesants pour leurs minorités respectives et faisant que certains établissements sont *a priori* perçus comme « de gauche », ou de « droite ».

Si l'évitement de Paris 8 par les catholiques pratiquants d'origine sociale élevée ne fait guère de doute, c'est le cas aussi d'autres minorités comme celle des juifs croyants et pratiquants qui, malgré la proximité géographique de Sarcelles parfois présentée comme la *« première ville juive de France »*[25], ne s'inscrivent guère dans cet établissement souvent perçu comme particulièrement « pro-palestinien »[26]. Ce qui peut être rapporté à son histoire politique (engagement constant, dès l'origine, pour la cause palestinienne), comme aux particularités de son public (importance de la diaspora

[23] Entretien réalisé par Myriam Dekhil. Concernant la transmission de la religion dans les familles maghrébines : Gaëlle Khaldi, « La transmission de l'Islam chez les étudiants d'origine maghrébine : le cas de l'université de Paris 8 », *Les Cahiers du Germe*, n°27, 2008. http://www.germe-inform.fr/wp-content/uploads/2013/12/dossier-etudiants-et-religion-CDG-27-2008.pdf

[24] Nous pensons par exemple à l'Union des étudiants algériens de France (UEAF) dont le poids politique est décisif localement (en mai 2021, le vice-président étudiant de Paris 8 est issu de ses rangs), à l'association Box Xalaat qui regroupe les étudiants sénégalais, à l'association Arc en ciel regroupant ceux des Comores, à l'Association des étudiants maliens d'Ile-de-France (AEMIF), *etc.*

[25] Selon Sylvie Strudel : *« Estimée nationalement à 1% de la population totale, la population juive représenterait à Sarcelles de 17 à 20% de la population locale, soit 10 à 12.000 personnes. »* Sachant qu'alors, il s'agit essentiellement de juifs sépharades d'origine populaire, plus particulièrement originaires de Tunisie. *Cf.* « Ostentation religieuse et pratiques politiques : le cas du judaïsme sarcellois », *in* Pierre Bréchon, Bruno Duriez, Jacques Ion (dir.), *Religion et action dans l'espace public*, L'Harmattan, 2000, p. 167.

[26] Lorin Maugery, « Paris 8, une université interdite aux juifs ? », *Le Huffington Post*, le 20/03/14. Nathalie Brafman, « En visite à Paris VIII, de jeunes Israéliens pris à partie par des étudiants », *Le Monde*, 22/03/14.

maghrébine)[27]. C'est pourquoi les rares juifs qu'on y rencontre sont généralement des juifs laïcs, plutôt d'origine ashkénaze, et pour certains héritiers de l'engagement politico-intellectuel de gauche, voire d'extrême gauche, de leurs aînés des années 60/70, qui joueront d'ailleurs un rôle clef en 68[28]. Lesquels semblent d'ailleurs de plus en plus minoritaires aujourd'hui en raison notamment du recentrage politique à droite de cette communauté, du revival religieux contemporain initié par le mouvement de *techouvah* (retour au judaïsme et à l'observance intégrale de la loi biblique), comme d'un repli communautaire accentué lié au retour contemporain de l'antisémitisme en France[29].

Petit détour par deux grandes écoles

La région parisienne concentrant un grand nombre d'établissements d'enseignement supérieur, et notamment les plus prestigieux d'entre eux, les effets de ségrégation, hiérarchie y sont particulièrement puissants. Si ce point est déjà documenté concernant leur recrutement social et scolaire[30], on ne dispose d'aucune enquête récente s'intéressant au rapport des étudiants parisiens à la religion et permettant de situer Paris 8 dans cet espace. Et il faut remonter aux années soixante pour trouver deux enquêtes quantitatives permettant de comparer la religiosité du public des différentes facultés, mais aussi écoles[31]. Lesquelles montrent qu'avant 68, cet espace est déjà fortement clivé. Avec à un pôle la faculté de lettres et de sciences humaines et celle de sciences de l'université de Paris (dont le recrutement social est aussi plus populaire) ainsi que les Écoles normales supérieures où le taux de non croyants est à son maximum[32]. Et à l'autre pôle la faculté de médecine, de droit, l'école des Hautes études commerciales, l'École nationale d'administration, Polytechnique et Sciences po Paris, dont le recrutement social est nettement plus élevé et où le taux de non croyants est particulièrement faible[33].

Avant 68 et du côté étudiant, l'enseignement supérieur est donc fortement clivé tant religieusement que socialement. Et par un effet d'homologie souvent remarqué, il en est de même du côté enseignant. Ainsi l'enquête conduite par Pierre Bourdieu et son équipe en 1967 auprès des professeurs titulaires des facultés parisiennes montre que l'origine sociale des enseignants en lettres et sciences

[27] L'université héberge ainsi un « Collectif Palestine Paris 8 » dont l'objectif est d'informer et sensibiliser régulièrement sur la cause palestinienne, comme de favoriser les échanges interuniversitaires avec l'université Al-Asqsa de Ghaza avec laquelle Paris 8 est en partenariat.

[28] Ainsi à l'époque, Daniel Cohn-Bendit un des leaders étudiants de mai 68 lui-même d'origine juive pouvait écrire sous forme de boutade que : *« En France, les directions nationales des groupes d'extrême-gauche pourraient parler yiddish, même si elles n'étaient pas d'accord entre elles. » Cf. Le Grand bazar*, Denoël Gonthier, 1975, p. 11.

[29] *Cf.* Joëlle Allouche-Benayoun : « L'enseignement privé juif », *in* Céline Béraud et Jean-Paul Willaime, *Les Jeunes, l'école et la religion*, Bayard, 2009, p. 197.

[30] Pour une étude récente centrée sur les universités parisiennes : Leila Frouillou, *ségrégations universitaires en Ile-de-France*, La Documentation française, 2017.

[31] La première est celle de Régis Glorieux, Hubert Grandval et Philippe A. Rey-Herme intitulée *L'Étudiant et la religion* parue dans la *Revue Montalembert* en 1966. La seconde est celle de Pierre Bourdieu et Monique de Saint Martin qui ne porte pas spécifiquement sur le sujet, mais fournit des données comparatives précieuses relatives aux grandes écoles. *Cf.* « Agrégation et ségrégation, le champ des grandes écoles et le champ du pouvoir », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°69, septembre 1987.

[32] Mais les Écoles normales se distinguent ensuite entre elles. Ainsi celle de Saint-Cloud, dont le recrutement était aussi nettement plus populaire que celle d'Ulm et où le latin ne servait pas à la sélection des élèves, compte une plus forte proportion de non croyants. Et de fait historiquement, cette école était destinée à la formation des enseignants des écoles normales d'instituteurs, véritables « séminaires laïques » initialement chargés d'innerver la France en instituteurs hautement républicains et de diffuser dans « le peuple » la mystique républicaine. *Cf.* Jean-Noël Luc et Alain Barbé, *Des Normaliens : histoire de l'École normale supérieure de Saint-Cloud*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1982, p. 47.

[33] Concernant les taux de croyants dans ces grandes écoles : Pierre Bourdieu et Monique de Saint Martin, *op. cit*, p. 50.

est plus populaire que celle des enseignants en droit, sciences économiques et surtout médecine. Et que le taux de « catholiques notoires » passe de 7,8% en sciences, à 19,2% en lettres, 21,8% en droit pour culminer à 41,6% en médecine[34]. Ces différences de recrutement, comme d'orientation idéologique, ne seront d'ailleurs pas sans effet en mai 68. Les facultés de lettres (et notamment la Sorbonne lettres), de sciences, ainsi que les Écoles normales supérieures, seront à la pointe du « mouvement ». Tandis que le droit, la médecine, et enfin les grandes écoles scientifiques, économiques et politiques, se « mobiliseront » tardivement. Tout cela interroge sur l'effet des appartenances socioreligieuses sur l'engagement politique des étudiants, comme de leurs enseignants, en mai 68 : sujet quelque peu tabou, mais au combien passionnant. Sachant que même s'ils étaient minoritaires, les catholiques et les protestants de gauche joueront aussi un rôle important à l'époque[35] Pour l'heure, on ne dispose pas d'enquête systématique relative à la religiosité des étudiants comme des enseignants parisiens d'aujourd'hui. Néanmoins, certains indices laissent penser que dans le haut de l'enseignement supérieur parisien, et plus particulièrement déjà dans le secteur des classes préparatoires, grandes écoles, le catholicisme occupe encore une place de choix, le protestantisme, le judaïsme comme l'islam étant, en revanche, quasi invisibles. Par exemple on sait qu'aujourd'hui les lycées Henri IV, Louis-le-Grand et Saint-Louis - soit les fleurons de l'enseignement public laïc et de l'élitisme républicain où sont formés une bonne part des élèves des grandes écoles françaises - disposent chacun d'une chapelle catholique dans leurs murs. Que celle-ci est en activité et qu'à Henri IV par exemple, elle rassemble hebdomadairement nombre d'élèves plus particulièrement issus des classes préparatoires littéraires et de l'École des Chartes. Cette découverte inopinée qui nous a quelque peu étonné au début, nous a conduit ensuite à enquêter dans deux établissements : en l'occurrence l'École normale supérieure de la rue d'Ulm et Sciences Po Paris. Établissements choisis en raison de leur positionnement religieux opposé dans les années 60 mais aussi parce qu'aujourd'hui, et comparés à Paris 8, ils sont par leur recrutement social et scolaire situés aux antipodes du champ académique parisien.

Dans son historique de l'aumônerie catholique de l'ENS, Baptiste Coulmont écrit déjà qu'entre 1955 et 1962 le groupe « tala » (c'est-à-dire en argot normalien celui des élèves allant à la messe) paraît *« très vivant, recrutant environ le tiers des promotions »*[36]. Après 68, il n'est plus que l'ombre de lui-même, ce déclin s'expliquant par la politisation de la vie normalienne qui aurait *« fait éclater un groupe finalement peu homogène »*[37]. Et par un mouvement classique de balancier entre politique et religion, c'est à la faveur du recul de cette politisation (dissolution de la cellule de l'Union des étudiants communistes de l'ENS, déclin des panneaux d'affichage politique dans les couloirs de l'école…) et d'un revival religieux touchant l'ensemble des aumôneries catholiques de France[38], qu'en mars 1981 celle de l'ENS est relancée à

[34] *Cf. Homo academicus*, Minuit, 1984, p. 66.

[35] Concernant les étudiants : Julie Pagis, « La politisation d'engagements religieux, retour sur une matrice de l'engagement en mai 68 », *Revue française de science politique*, 2010/1 (vol. 60). Et pour une perspective historique d'ensemble : Denis Pelletier et Jean-Louis Schlegel, *À la gauche du Christ, les chrétiens de gauche en France de 1945 à nos jours*, Le Seuil, 2012.

[36] *Cf. Le Dieu sensible : sur la foi et quelques-uns de ses engagements*, Maîtrise de sociologie, Paris 8, 1997, p. 16.

[37] *Ibidem*, p. 16

[38] En effet selon Gérard Cholvy, c'est à la fin des années 70 que les aumôneries étudiantes redémarrent. Et par exemple le pèlerinage de Chartres organisé chaque année par les aumôneries de l'enseignement supérieur en Ile-de-France, et qu'on qualifie parfois de « baromètre du catholicisme français », connaît un regain de fréquentation au début des années 80. Selon Cholvy, la participation à ce pèlerinage culmine à 18 000 étudiants en 1959, pour s'effondrer à 3 000 ans à la fin des années 70, et remonter à 5 000 en 1985. Sachant néanmoins qu'entre temps, les effectifs d'étudiants inscrits dans le supérieur en France ont été multiplié par près de cinq. *Cf.* G. Cholvy, *Histoire des organisations et mouvements chrétiens en France (XIXe-XXe siècle)*, Cerf, 1999 p. 326 et 351.

l'initiative du père Jean-Robert Armogathe. Lequel est un ancien normalien, agrégé de lettres, docteur d'État en philosophie, par ailleurs directeur d'études à l'École pratique des hautes études et directeur de la revue théologique internationale catholique *Communio*.

Aujourd'hui cette aumônerie dont le public comprend une moitié d'hommes et de femmes, un tiers d'élèves de sciences et deux tiers de lettres et sciences humaines avec une forte proportion d'élèves en lettres classiques (latin, grec) et philosophie dont certains sont passés par des lycées catholiques non mixtes, est très active. Sa vie est principalement centrée autour de l'office religieux hebdomadaire se déroulant le jeudi soir (on nous parlera ainsi du « jeudi tala ») se déroulant rue Gay-Lussac au couvent voisin des sœurs de l'Adoration réparatrice et réunissant entre 30 et 40 personnes. L'ambiance y est particulièrement fervente et, lors de notre observation du 25 février 2016, le prêtre était en col romain ce qui atteste d'un certain traditionalisme, tandis qu'à notre grand étonnement près de la moitié de l'assistance passera une bonne partie de la messe à genoux (le sol étant néanmoins recouvert de moquette). Lors de cette observation (plus ou moins participante), notre sentiment sera assez mitigé. En effet malgré notre culture catholique d'origine et notre introduction dans ce milieu via une informatrice sociologue fort sympathique que nous remercions d'ailleurs vivement pour son accueil, nous aurons l'impression d'entrer par effraction dans l'intimité partagée et donc dans l'entre soi social des personnes observées.

L'aumônerie de l'ENS dispose aussi d'un petit oratoire orné de d'icônes orthodoxes situé à l'intérieur même de l'école au sous-sol de l'immeuble Rataud et dans lequel les deux « princes » et « princesses talas » choisis par leurs camarades pour animer la vie de l'aumônerie en lien avec l'aumônier organisent des laudes tous les matins à huit heure à l'exclusion du dimanche, et parfois des complies en soirée. Lequel sert aussi à annoncer les mariages d'anciens « talas », ce qui traduit bien la forte intégration du groupe considéré. Elle organise aussi des « week-ends de rentrée » et participe à des pèlerinages comme celui annuel de Chartres ou des « marches d'été » destinées à faire découvrir « les points cardinaux de la chrétienté latine » : en l'occurrence Rome, Assise, Compostelle, Jérusalem, *etc.*

Déclaration de candidature d'un futur « prince tala »

« Je suis né en 1992, le premier d'une famille qui n'a pas tardé à devenir nombreuse. Nos parents nous ont élevé dans une foi chrétienne vécue en acte et toujours dans la joie. C'est sans doute grâce à ce cadre si riche que ma foi a pu grandir progressivement sans grande période de doute ou de difficulté. Au cours des nombreux déménagements que nous avons faits, j'ai pu fréquenter un échantillon varié du spectre du catholicisme, du Christ Roi aux Béatitudes mais aussi la communauté saint Martin, l'Emmanuel, la fraternité Saint Pierre et la communauté de l'Agneau. Au contact de ces chrétiens par certains aspects très différents, j'ai fait l'expérience des nombreuses façons de vivre l'essentiel sur lequel tous sont unis : l'amour de Dieu.

Mes nombreuses années de scoutisme, du petit louveteau jusqu'au chef de troupe en passant par la patrouille libre et la route, en plus des innombrables souvenirs qu'elles m'ont laissés, ont cultivée mon envie de m'engager et de servir en m'oubliant. En 2013, après trois années de prépa à Bordeaux, je suis entré à l'ENS en physique. C'est la recherche qui m'attire mais je prends cette année une pause dans mon master de recherche pour passer l'agrégation.

Mon entrée à l'ENS m'a permis de faire la connaissance des talas. Chez eux (chez vous !) j'ai trouvé absolument tout ce que je cherchais, on aurait dit que la formule avait été calibrée spécialement pour moi ! Aussi c'est avec une énorme joie que j'ai dit oui quand on m'a proposé d'être prince cette année, en espérant pouvoir donner ne serait-ce qu'une infime partie de ce que j'ai reçu et continuer à recevoir davantage en me mettant à votre service! »[39]

[39] http://www.eleves.ens.fr/aumonerie/html/princes.html Consulté le 18 septembre 2015.

De même signalons que depuis le début des années 90, et à raison de trois numéros par an, ses élèves, dont certains issus des classes préparatoires littéraires sont dotés de compétences rares en grec comme en latin leur offrant un accès privilégié aux textes canoniques, contribuent activement à une revue théologique de haute volée intitulée *Sénevé* publiée conjointement par l'aumônerie de l'ENS et celle de l'École nationale des Chartes. Et que cette aumônerie organise aussi des cycles de conférences. Par exemple celui de l'année 2014-2015 s'intitulait « Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? » et visait à développer la question de « La morale fondamentale »[40]. L'étude de son programme atteste de l'importance des préoccupations morales, et notamment de morale sexuelle, familiale dans les nouvelles générations de talas, pour lesquelles la virginité au mariage semble particulièrement valorisée

De même les unions endogames, c'est-à-dire entre « talas », semblent aussi assez courantes dans ce milieu. Voici ce qu'en dit J.-R. Armogathe : *« Il est assez compréhensible, dans la société plurielle, qu'ils (les talas) cherchent leur partenaire là où ils ont le plus de chance de trouver quelqu'un qui, au départ, a une vision du monde, du couple, de la famille assez proche de la leur : l'aumônerie de leur école. Je marie le plus souvent des croyants entre eux, des fiancés qui n'ont pas eu de relations sexuelles avant le mariage, qui envisagent de fonder un foyer stable, catholique, avec plus d'enfants que la moyenne nationale. Entre croyants et non croyants, l'écart s'est beaucoup creusé depuis vingt ans. »*[41] Ce faisant, on note que ces élèves rejoignent les préoccupations morales des étudiantes musulmanes, ou protestantes évangéliques, les plus pratiquantes de Paris 8. Préoccupations qui les placent aux antipodes des mouvements LGBT qui, de fait, sont portés par des étudiants d'origines sociales très différentes.

Parlant de l'évolution de la spiritualité tala sur une trentaine d'années, J.-R. Armogathe explique que dans les années 80 l'accent sera déjà mis sur l'aspect convivial et fraternel : *« Peu à peu, comme après une période de persécution, les jeunes chrétiens sortaient timidement la tête et étaient heureux de se retrouver dans de petits regroupements chaleureux et pieux. »* Tandis que ceux d'aujourd'hui, alors au diapason d'évolutions religieuses plus récentes, tiennent beaucoup *« à la beauté, celle des chants, celle de l'autel et de la chapelle, un certain hiératisme dans la célébration. Et beaucoup pratiquent, seuls ou à plusieurs, la récitation quotidienne du bréviaire, la prière de l'Église, le matin (les « laudes ») et le soir (les « complies », avant le repos de la nuit). Ils pratiquent beaucoup l'Écriture sainte et sont avides de conférences d'exégèse. »* De même, les dispositions intellectuelles de ces élèves font qu'ils *« sont particulièrement demandeurs de formation doctrinale et de réflexion théologique. Cette qualité des « talas » se manifeste par de nombreuses vocations religieuses, presque exclusivement masculines, et aussi, le désir de suivre des cours universitaires de théologie, chez les jésuites du Centre Sèvres, ou bien encore à l'Institut catholique de Paris ou a l'école cathédrale, centre de formation organisé auprès de Notre-Dame de Paris par le cardinal Lustiger. »*[42]

D'où la contribution, fort significative si on la rapporte à la modestie de ses effectifs, de cet établissement à la production de vocations religieuses d'ailleurs plus régulières que séculières dans la dernière période, ce qui atteste d'un tournant des formes de religiosité dans cet univers. Phénomène objectivable à l'aide de l'*Annuaire* des anciens élèves de l'École, qui renseigne donc sur leur devenir professionnel et montre que l'ENS produit

[40] Lors de ce cycle Jean-Noël Dumont - ancien enseignant en classes préparatoires à Sainte-Marie à Lyon, au séminaire Saint-Irénée et fondateur du Collège supérieur - parlera de « L'agir moral dans des mœurs en miettes » et Éric Fiat - maître de conférences en philosophie à l'université de Paris-Est Marne-la-Vallée et directeur de l'Institut Hannah Arendt Espaces Éthiques et Politiques - fera un exposé intitulé « D'une dignité à l'autre, réflexion sur la personne humaine ». De son côté, le cardinal André Vingt-Trois parlera du « Synode des évêques sur la famille ». Enfin une séance intitulée « Tu ne commettras pas d'adultère » sera suivie d'une messe et de la projection du film de Krzysztof Kieslowski, *Le Décalogue*. Et ce cycle se conclura par une « soirée d'adoration » à l'église St-Jacques.

[41] *Cf.* J.-R. Armogathe, *Raison d'Eglise, de la rue d'Ulm à Notre-Dame*, entretien avec Jean Lebrun, Calmann-lévy, 2001, p. 136.

[42] *Cf.* J.-R. Armogathe, *op.cit,* p. 125, 133-134 et 127.

environ une vocation par an. Ce qui dans un contexte national particulièrement déprimé où en France l'on n'ordonne plus que 120 prêtres par an n'est pas négligeable. Ainsi, et comme le souligne Jean-Robert Armogathe dans un entretien accordé au magazine *Le Pèlerin* en octobre 1996 : *« dans un contexte de raréfaction des vocations, l'ENS est toujours un vivier, qui a permis le recrutement d'une douzaine de garçons sur 1 200 élèves en 15 ans, soit, grossièrement approchée, la même proportion qu'au XIXe siècle. »*[43]

À sa manière et même, si principe de laïcité oblige, cela reste nécessairement discret, l'ENS de la rue d'Ulm contribue toujours à la reproduction d'une élite intellectuelle catholique dont pour des raisons tant démographiques, sociales, qu'historiques il est difficile de trouver l'équivalent dans les autres religions. Et de fait, ces religions très minoritaires ne disposent pas de sa formidable infrastructure scolaire privée héritière d'une histoire multiséculaire. Et la dernière venue, en l'occurrence l'islam, est sans doute une des plus mal loties. Ce qui avec son recrutement particulièrement populaire conditionne fortement la perception collective de cette religion, comme sans doute le type de religiosité qu'elle véhicule. Et peut aussi être rapporté à la question, particulièrement sensible débattue actuellement, des « imams autoproclamés », ou de ceux envoyés par les pays d'origine des migrants afin de garder le contrôle de ces populations, et par là de la construction d'un système national de formation des imams destiné à favoriser l'apparition d'un « islam de France » notamment censé combattre les dérives sectaires ou terroristes[44].

Cet ancrage catholique persistant tendant à faire de certaines grandes écoles des conservatoires du catholicisme est encore plus évident à Sciences Po Paris, soit dans une École « libre » (et donc privée) de science politique créée en 1871 par la bourgeoisie d'affaires parisienne libérale et anti étatiste au lendemain de la Commune et qui paradoxalement forme aujourd'hui nombre de futurs énarques, hauts fonctionnaires, mais aussi chefs d'entreprise, journalistes, *etc.* En effet l'aumônerie catholique de Science Po (le « Centre Saint Guillaume ») située à deux pas de l'École et cernée par les boutiques de mode particulièrement chics du Quartier latin est très active. S'étendant sur un rez-de-chaussée et un étage comprenant notamment une bibliothèque religieuse et un petit oratoire, elle est ouverte tous les jours de la semaine de 8h du matin à 19h15. En 2015, elle ne comptait pas moins de quatre aumôniers chargés de répondre aux sollicitations des élèves. On peut ainsi très facilement y rencontrer un prêtre jésuite « envoyé en mission dans les grandes écoles ». Lesquels jésuites ont toujours eu une politique très active d'investissement dans ces écoles, secteur jugé particulièrement stratégique dans la conquête des élites et donc des esprits[45]. Ce prêtre s'occupe notamment des « préparations au mariage », peut confesser, être élu comme « père spirituel » par les élèves soucieux d'approfondir leur foi ou désireux d'entrer dans les ordres. Il semble ainsi que, comme l'ENS, Science Po produise environ une vocation religieuse par an.

En fait, le « Centre Saint-Guillaume » est la plus vieille, et la plus importante, association étudiante de Sciences Po et son fonctionnement est notamment assuré par les dons des anciens (700 en 2008). Comme celle de l'ENS, sa vie est rythmée par une messe hebdomadaire célébrée tous les jeudis soir au bâtiment des jésuites, messe suivie ensuite d'un repas, puis de conférences. Cette aumônerie publie aussi depuis 2010 une revue annuelle intitulé *Kerygme*, terme grec signifiant

[43] Cité par Baptiste Coulmont, *Le Dieu sensible, op.cit,* p. 17.

[44] Sur ce point : Solenne Jouanneau, *Les imams en France : une autorité religieuse sous contrôle*, Agone, 2013.

[45] Mais récemment, ceux-ci ont décidé d'investir aussi des universités populaires. D'où l'implantation en 2010 à côté de l'université Paris 8 du Centre d'initiatives et de soutien aux étudiants de Saint-Denis (CISED), dont les bénévoles retraités (généralement blancs) offrent un soutien scolaire très apprécié aux étudiants étrangers en master et doctorat de cette université, la majorité d'entre eux étant musulmans. Tandis que de son côté, l'aumônerie catholique du Centre accueille une majorité d'étudiants racisés provenant d'Afrique subsaharienne et des Antilles.

« la proclamation de la foi initiale des chrétiens ». Laquelle est entièrement rédigée par les étudiants, le numéro de 2015 s'intitulant par exemple « La foi passée au crible de l'athéisme ». Elle s'investit aussi dans nombres d'activités caritatives et organise des « retraites » dans le cadre notamment du réseau « Chrétiens en grande école » créée en 1985 qui, selon son site en 2016, ne regroupait pas moins de 80 aumôneries, 110 écoles et 3000 étudiants.

L'ancrage catholique de Sciences Po est donc ancien et puissant. Et grâce à une enquête conduite par Anne Muxel et son équipe en 2002, soit à une époque comparable à la nôtre, on peut comparer les croyances religieuses de ses élèves à celles des étudiants de Paris 8[46].

Voir Tableau n°4.

Ainsi les élèves de Sciences Po sont nettement plus croyants que ceux de Paris 8. Mais ensuite, et le résultat est plus attendu, c'est le catholicisme qui domine très largement à Sciences Po attendu que la proportion de catholiques y est près de quatre fois supérieure à celle de Paris 8, se rapprochant sans doute de celle observable dans certains secteurs de l'enseignement secondaire privé catholique dont Science Po est alors comme une émanation dans le supérieur. Inversement l'islam, religion pourtant majoritaire à Paris 8, n'existe guère à Sciences Po, alors que d'autres religions minoritaires comme le protestantisme et le judaïsme y sont relativement bien représentées[47].

Concernant Science Po, ces résultats s'expliquent déjà par le caractère de classe très marqué du recrutement de cet établissement, comme par l'importance historique de la bourgeoisie catholique en son sein et qui ne sont pas sans contribuer à produire une forme « d'entre soi » souvent très critiquée[48]. Ainsi en 2002, 73,7% de ses élèves sont enfants de cadres supérieurs, professions libérales, contre 23,2% à Paris 8. De même, 73% des pères des élèves de cette école sont passés par l'enseignement supérieur, contre 26,8% à ceux de Paris 8[49]. Alors ici aussi les étrangers, mais qui viennent essentiellement de pays riches et majoritairement de confession chrétienne (c'est-à-dire par ordre décroissant : Allemagne, États-Unis, Italie, Pologne, Grande-Bretagne, *etc.*), sont nettement plus croyants (69%) que les français (57%)[50]. Ce qui renvoie sans doute aux particularités de l'histoire politico-religieuse de la France. Et plus particulièrement à l'héritage des Lumières, de la Révolution française, de la IIIe République comme du mouvement ouvrier qui ont contribué à faire de ce pays un des plus sécularisés au monde.

Non seulement Sciences Po est plus croyante que Paris 8, mais ses élèves se distinguent par l'intensité de leur pratique religieuse. En effet, 31% des catholiques français de cette école sont pratiquants réguliers, taux particulièrement élevé attendu que comme le

[46] Anne Muxel (dir.), *Les Étudiants de Sciences Po, leurs idées, leurs valeurs, leurs cultures politiques*, Paris, Presses de Sciences Po, 2004. Mais à la différence de la nôtre, celle d'A. Muxel concerne tous les cycles d'études. Et la question posée pour recueillir la religion était la suivante : *« Pouvez-vous nous dire quelle est votre religion si vous en avez une ? »*. D'où certains biais possibles.

[47] Concernant le groupe protestant, l'absence de la catégorie des "chrétiens" à Sciences Po rend la comparaison plus délicate. Sachant qu'à Paris 8 nombre d'entre eux sont évangéliques, groupe sans doute peu représenté dans cette école au bénéfice plutôt des luthériens et réformés parmi lesquels on doit rencontrer des enfants de ce qu'on appelait autrefois la « haute société protestante » (HSP).

[48] Pour une critique récente centrée sur l'équipe dirigeante de l'école : David Bensoussan, « Science Po peine à dépasser l'entre soi », *Challenges*, 21/04/2021. Et une autre plus ancienne centrée sur ses élèves : Nicolas Jounin, « Il est temps d'en finir avec Science Po ! », *Le Monde*, 28/11/2012.

[49] *Cf.* Anne Muxel (dir.), *op. cit*, p. 211 et 241. Concernant Paris 8, les chiffres proviennent de l'enquête de 2005.21

[50] À Paris 8 dans notre enquête, on compte 80% d'étudiants français, 10% d'étudiants provenant des pays du Maghreb et d'Afrique noire, 5,6% d'Europe, 2,9% d'Asie et 2,1% d'Amérique ou d'ailleurs. Alors qu'en 2002, 75,4% des élèves de Sciences Po sont français, 17% européens et 8% non européens, les étudiants provenant du Maghreb et d'Afrique noire rassemblant moins de 0,6% des effectifs totaux (A. Muxel, *op. cit.*, p. 209).

rapporte Philippe Portier : *« Dans les années 1950, 25% des catholiques déclarés assistaient à la messe tous les dimanches. Ils ne sont plus aujourd'hui que 4,5% dans cette situation. »* [51] De même, 11% des étudiants de Science Po font partie d'une association ou d'un mouvement religieux[52].

Ce qui, là encore, est exceptionnel et n'est pas sans incidence politique. En effet, Anne Muxel souligne que la proportion de catholiques, et plus encore de catholiques pratiquants, est particulièrement élevée chez les élèves de droite. Alors qu'elle est trois fois moindre chez ceux de gauche. De même, le taux de sans religion passe de 17% à droite à 57% à gauche. Et l'auteure de conclure en écrivant que : *« La pratique religieuse reste l'un des meilleurs prédicteurs du comportement électoral. »* [53]

Retour sur une expérience pédagogique et scientifique

Lorsqu'en 2005 nous nous sommes lancés dans l'étude des croyances religieuses des étudiants de Paris 8, notre objectif était déjà de mieux comprendre leur rapport à la religion. Plus exactement, et dans le cadre d'une démarche pédagogique visant notamment à partir de ce qu'ils sont et donc de leur expérience intime du monde social afin de des initier plus efficacement à la sociologie, nous voulions comprendre pourquoi la religion avait un tel caractère d'évidence pour nombre d'entre eux et à quoi elle pouvait bien leur servir. Ceci nous conduira ensuite à nous lancer dans un cours de sociologie des religions présentant l'œuvre de Max Weber et développant notamment les concepts de « conduite de vie » (*Lebensführung),* « biens de salut » (*Heilsgüter*), qui nous paraissaient particulièrement adaptés pour comprendre l'importance des questions d'orthopraxie, comme de sotériologie, chez nombre d'étudiants croyants. Mais aussi à lire le *Coran*, la *Bible*, *etc.,* afin de développer notre culture religieuse et pour, autant que faire se peut, tenter de nous mettre à leur place.

La lecture de ces textes « sacrés » a d'ailleurs été très profitable. Car en plus de nous permettre d'alimenter le cours en présentant par exemple des cas de prophéties en actes illustrant les mécanismes wébériens de la prophétie, elle nous a permis de découvrir le caractère passablement ésotérique, contradictoire, *etc.*, de ces textes. Qui en retour nous a interrogé sur les conditions intellectuelles de leur réception par les étudiants comme par leurs parents, dont beaucoup d'ailleurs n'ont pas fait d'études, ne maîtrisent pas l'arabe classique, *etc.* Et conduit ensuite à réfléchir aux modalités de la foi populaire et de ce que Pierre Bourdieu appelait la *fides implicita* qui ne s'embarrasse guère de justifications théoriques, nombre de religions demandant d'ailleurs à leurs adeptes de faire le « sacrifice de l'intellect »[54].

Cette démarche qu'on pourrait qualifier de compréhensive nous a permis d'acquérir une certaine familiarité avec l'objet religion, d'en parler de manière plus décontractée en cours malgré une actualité parfois très pesante et de découvrir aussi que la culture religieuse des étudiants était souvent fort limitée[55]. D'où le fait qu'à notre grand étonnement notre cours de « Sociologie des religions » ait parfois pu être détourné en un simple « cours de religion » par certains étudiants soucieux de rationaliser/réaménager ce qu'empruntant une expression wébérienne on pourrait appeler leur petit « édifice spirituel personnel ».

[51] *Cf.* « Pluralité et unité dans le catholicisme français », in Céline Béraud *et ali* (dir.), *Catholicisme en tensions*, Éditions de EHESS, 2012, p. 22.

[52] Anne Muxel, *op.cit,* p. 153. Une informatrice soulignera ainsi l'importance du scoutisme chez nombre d'élèves catholiques de Sciences Po. Lequel joue un rôle décisif dans la formation des vocations religieuses. Ainsi aujourd'hui, nombre de prêtres, moines sont passés avant par cette organisation de jeunesse.

[53] Anne Muxel, *Ibid.* p. 154.

[54] *Cf.* Max Weber, *La science, profession et vocation*, Agone, 2005, p. 58.

[55] Néanmoins les enquêtes par entretiens ont révélé que la capacité à parler longuement, et de façon argumentée, de sa religion est très étroitement liée au volume de capital scolaire détenu par les étudiants. On voit tout l'intérêt qu'il y a à articuler sociologie de la religion et sociologie de l'éducation.

Sachant que ce type de détournement s'observe aussi dans d'autres cours (de sociologie politique, de l'art, *etc.*).

Dès l'origine cette volonté de comprendre, si possible de l'intérieur et qui nous a conduit aussi à enquêter sur les pratiques de prière des étudiants dont, là encore avec étonnement, nous avons découvert qu'elles étaient généralement efficaces (en effet, la majorité des étudiants estiment que leurs prières sont exaucées, ce qui interroge alors sur le caractère particulièrement performatif de cette pratique), ainsi que sur les pratiques-/croyances dites « magiques » (croyance au « mauvais œil » par exemple dont nous avons découvert aussi qu'elle était très répandue en milieu musulman, mais pas seulement, et notamment chez les plus pratiquants d'entre eux, alors que les protestants s'en défient fortement et que les étudiants les plus dotés scolairement y croient peu), s'est conjuguée avec une démarche plus « explicative » notamment fondée sur l'enquête par questionnaires et permettant d'objectiver les déterminants sociaux des croyances religieuses.

Voir Tableau n°5.

Et c'est notamment la découverte des écarts impressionnants dans le rapport à la religion des étudiants de Paris 8 en fonction de leurs origines, disciplines, *etc.*, ainsi qu'une inspiration théorique bourdieusienne en terme de « champ », qui nous ont conduit ensuite à vouloir sortir de notre cadre monographique de départ dans lequel nous nous sentions plus ou moins enfermé dans une forme d'entre soi tant social, politique, qu'intellectuel afin d'explorer ce qu'il en est dans l'enseignement secondaire, comme du côté des grandes écoles parisiennes.
Et peu à peu nous avons découvert à quel point notre ethnocentrisme de non croyant, de surcroît enseignant dans une université de gauche héritière d'une tradition politico-intellectuelle *a priori* très critique vis-à-vis de la religion, alors souvent qualifiée (parfois avec une certaine condescendance) « d'opium du peuple », ethnocentrisme combiné avec une forme de refoulement laïc (et bien français) du fait religieux, pouvait avoir quelque chose d'aveuglant[56]. Lequel nous empêchait notamment de prendre la mesure du formidable compromis historico-religieux propre à notre pays s'objectivant par exemple dans son système scolaire, notamment construit au travers d'une « guerre scolaire » plus ou moins oubliée aujourd'hui mais particulièrement intense sous la IIIe République, comme dans l'ancrage catholique persistant d'une part de ses élites[57]. Compromis qui aujourd'hui est nécessairement bousculé par la minorisation croissante du catholicisme, la montée de l'incroyance et le dynamisme de religions populaires telles que l'islam ou le protestantisme évangélique, plus particulièrement présents dans les zones les plus dominées de l'espace social, scolaire, comme universitaire.

Cette enquête nous a donc permis de comprendre que si on veut appréhender la complexité des dynamiques religieuses à l'œuvre en milieu étudiant, il est nécessaire de combiner approche monographique et comparative, mais aussi approche qualitative et quantitative, sociologie de l'éducation et sociologie de la religion, *etc.* Comme de resituer cette complexité dans le cadre de l'histoire longue des religions et du système éducatif concerné. Histoires souvent étudiées séparément pour cause de spécialisation scientifique et de surcroît souvent oubliées en raison notamment de ce que Pierre Bourdieu appelait « l'amnésie de la genèse »[58]. Et sans doute est-ce une des principales vertus des

---

[56] Concernant le refoulement scientiste et laïc de la religion et les mutilations intellectuelles qui en découlent, voir l'avant-propos dialogué de Pierre Bourdieu avec Jacques Maître dans l'ouvrage de ce dernier intitulé *L'autobiographie d'un paranoïaque*, Anthropos, 1994, pages XI et suivantes.
[57] Jean-Marie Mayeur, « La guerre scolaire, ancienne ou nouvelle histoire ? », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°5, janvier/ mars 1985.
[58] Pierre Bourdieu, « Le mystère du ministère, des volontés particulières à la volonté générale », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°140, décembre 2001, p. 7.

sciences sociales et historiques que de nous permettre de nous réapproprier notre histoire collective et par là de nous donner les moyens d'être un peu plus lucide et libre.

Tableau n°4 : L'affiliation religieuse des étudiants de Paris 8 et de Sciences Po Paris

	Paris 8 Vincennes-St-Denis	**Sciences Po Paris**
Sans religion, athées, non réponse	49,9%	40%
Musulmans	19,8%	2%
Catholiques	11,4%	43%
Chrétiens	5,4%	/
Protestants	3%	5%
Juifs	0,9%	4%
Autres religions, croyances	9,5%	5%
Total	100%	100%

Tableau n° 5: La croyance au « mauvais œil » chez les étudiants de licence 1 et 2 de Paris 8 en 2004/2005[1]

	Oui	**Non**	**N.R**	**Total**	**Effectifs**
Musulman	68,9%	24,4%	6,7%	100%	254
Chrétien	47,8%	44,9%	7,2%	100%	69
Autre religion, croyance	39,1%	53,4%	7,5%	100%	133
Catholique	35,6%	59,6%	4,8%	100%	146
Sans, N.R, athée	13,8%	82,3%	3,9%	100%	639
Protestant	7,7%	89,7%	2,6%	100%	39
Ensemble	31,5%	63,4%	5,1%	100%	1280
Effectifs	403	812	65	1280	

[1] La question était libellée ainsi : « Croyez-vous au mauvais œil: Oui / Non ».